



Agir par la Culture

2018

ANALYSE #26

ÉCLAIRAGES CIVILISATIONNELS

Par **Jean Cornil**

*Conseiller politique à Présence
et Action Culturelles*

ÉCLAIRAGES CIVILISATIONNELS

Par **Jean Cornil**

*Conseiller politique à Présence
et Action Culturelles*

Vaste sujet que celui de la civilisation, au singulier, mais aussi au pluriel. Choc ou dialogue des civilisations, occidentalisation du monde, déculturations, effondrements, affrontements entre cultures locales et civilisations impériales ou entre modes de représentations de la vie collective... Tous les angles, l'histoire, l'économie, les mœurs, l'esthétique, la philosophie ou la religion, dans leur enchevêtrement complexe, éclairent, chacun selon sa spécificité, un substantif qui focalise depuis des millénaires, guerres, querelles et débats. L'opposition entre civilisés et barbares, de la Grèce classique à la controverse de Valladolid, des horreurs coloniales aux guerres « saintes » modernes, se fait tenace dans les tentatives de légitimation ou d'imposition d'une vision du monde, entre menaces, intérêts bien compris et opérations militaires.

Tentons d'y voir un peu moins confusément dans le maquis des faits, des discours et des postures. Dans sa grammaire des civilisations, l'historien Fernand Braudel explicite remarquablement les variations du vocabulaire de ce substantif, civilisation, qui apparaît en France au XVIII^e siècle où le terme signifie d'abord rendre civil un procès criminel. Son expression moderne, au sens de « passer à l'état civilisé », n'arrivera qu'au milieu du siècle des Lumières, sous les plumes de Turgot et de Mirabeau, et s'opposera aux peuples « qualifiés de primitifs, sauvages, ou barbares ». Il contient l'idée d'une hiérarchisation des populations et, avec le secours de l'anthropologie évolutionniste, porte les germes de la justification de l'emprise raciste et de l'asservissement colonial.

Le mot civilisation, qui désigne à la fois des valeurs morales et de valeurs matérielles, l'infrastructure et la superstructure dans le vocabulaire marxiste, « tout l'acquis humain » selon Marcel Mauss, « un minimum de science, d'art, d'ordre et de vertus... » selon Eugène Cavaignac, glissera du singulier au pluriel à l'orée du XIX^e siècle. Son caractère se modifiera pour présenter l'ensemble des traits que présente « la vie collective d'un groupe ou d'une époque » et c'est le pluriel, affirme Fernand Braudel, qui « prévaudra dans la mentalité de l'homme du XX^e siècle ». Les musées, comme les voyages ou la gastronomie témoigneront de ce pluriel dans l'expérience concrète des humains du siècle passé.

Ce pluriel traduit aussi l'effacement progressif de l'idée de la civilisation, confondue avec le progrès en soi réservé à certains groupes privilégiés.

Si l'on devait la restreindre au singulier aujourd'hui, ne pourrait-elle pas signifier « le bien commun, que se partagent inégalement toutes les civilisations, ce que l'homme n'oublie plus, le feu, l'écriture, le calcul, ou la domestication des plantes et des animaux? ». Pourraient s'y ajouter, en regard de l'évolution du monde, les buildings de béton, de verre et d'acier, les aéroports, les gares et les voies ferrées, les villes tentaculaires, les containers et internet... comme une unification d'une civilisation capable de s'étendre à l'univers entier.

Dans sa grammaire, Fernand Braudel dissèque toutes les facettes des civilisations : elles sont tout à la fois des espaces, de terres, de reliefs, de climats, de végétations et d'espèces animales, l'association de traits culturels et de mentalités, où la religion joue un rôle majeur, fondées sur des villes, ce qui les distingue des cultures. Elles sont porteuses d'un système économique dont la gestion des fluctuations, pénurie, abondance ou gaspillage, et la redistribution des richesses, l'argent et le capitalisme apparût en Europe dès le ^{xvi}^e siècle, forgent leur essence et déterminent leur structure.

Approche toute en finesse et en complexité de l'historien de l'École des Annales. Analyses subtiles des civilisations dans leurs continuités, leurs brièvetés, leurs ruptures, leurs évènements ou leurs personnages exceptionnels. Mais aussi dans leurs contraintes, leurs nécessités économiques, leurs hiérarchies sociales, leurs « psychés collectives », leurs travaux de refus ou d'accueil de caractères d'autres civilisations. « Une civilisation, écrit Fernand Braudel, atteint sa vérité personnelle en rejetant ce qui la gêne dans l'obscurité de terres limitrophes et déjà étrangères. Son histoire, c'est la décantation, à longueur de siècle, d'une personnalité collective... ».

Ainsi, par exemple, la séparation entre raison et folie, mise en lumière par Michel Foucault. Du Moyen-Âge où le fou est plus ou moins mystérieusement l'envoyé de Dieu, aux Temps modernes, l'âge classique, où le dément sera d'abord brutalement enfermé et rejeté de la société au nom du triomphe de la raison, jusqu'à, progressivement depuis deux siècles, devenir un malade à soigner. Ou le statut de la mort, quand l'Occident se sépare peu à peu de « la mort chrétienne », simple passage vers la vie éternelle, pour devenir une mort « humaine », épreuve suprême de la décomposition du corps.

Une civilisation relève d'une très longue sédimentation qui ressurgit des tréfonds de la mémoire collective lorsque l'homme affronte de nouveaux défis. Les lignes de partage et les frontières mentales, ces douanes invisibles, remontent alors à la surface comme les décrit, dans une prose merveilleuse, Régis Debray. L'Inde demeure hindouiste malgré deux siècles de présence anglicane. Italie et Espagne n'ont pas succombé au protestantisme. Le marxisme n'a pas pris dans le monde anglo-saxon. Robespierre ou Lénine n'ont pu changer ni de langue, ni de climat, ni de calendrier. Il y a des persistances au long cours, issues du fond des âges, qui transcendent les reconfigurations politico-diplomatiques de l'actualité. Chiites et sunnites en terre d'Islam, ou Russes et Ukrainiens en terres slavo-orthodoxes. Persistances et résistances, en un subtil empilement de couches culturelles où les strates

de la mémoire longue interagissent jusqu'au subconscient des hommes et des sociétés.

Il vaut mieux décoller son nez de l'écran pour tenter de comprendre mieux, l'œil sur le rétroviseur, les clivages et les querelles du présent. Et là, où se propulsent les nouvelles technologies et une humanité censée être pacifiée par le commerce et la raison, resurgissent, comme mille diables de leurs boîtes, les plus sombres archaïsmes, le ressassement de croyances multi-séculaires ou les pulsions du cerveau reptilien. Cela suppose évidemment d'oublier un instant le défilé des infos, ces brouillons de l'Histoire, pour replonger dans les laborieux labyrinthes de la destinée du Sapiens.

« Une culture construit des lieux, une civilisation – civilisation serait un terme plus exact – des routes » écrit Régis Debray. Si une culture n'empiète pas sur les autres, une civilisation se veut le plus souvent offensive. Son noyau dur exige un imaginaire et une force militaire. Elle laisse son empreinte, durable, quand s'exerce son emprise. Voyez l'Amérique, à l'heure de notre nouvelle mondialisation, ce continent de l'image, du bonheur et de l'espace, alors que l'Europe est advenue par le temps, qui recouvre le globe de son cinéma et de ses McDo, de ses portables, de ses hotdogs et de son idiome globish. Malgré contestations, refus ou protectionnismes, la civilisation made in USA, avec ses suprématies culturelles, économiques, militaires et technologiques, imprime son empreinte sur toute la surface de la planète. Un clic, et vous êtes, avec ou sans GAFA, téléporté dans l'américain dream.

Sans parler, versant spirituel, de la prolifération des néo-protestantismes qui infusent partout un mode de vie et un modèle de pensée. Pas nécessaire d'être impérialiste, Hollywood et la Silicon Valley désormais colonisent nos imaginaires. Ni chocs ni dialogues entre les civilisations, à l'inverse du passé, mais une irrésistible occidentalisation de Gaïa qui, malgré les coups de sang, les beaux discours sur l'exception culturelle ou les généalogies à l'affût d'authenticités perdues, ensèrent les têtes et les cœurs dans les puissants algorithmes anglo-saxons. Victor Ségalen nous avertissait déjà du risque majeur de la décroissance du divers. De la disparition des espèces à l'uniformisation des tablettes, nous y sommes.

Les civilisations ne sont guère immortelles. La liste de celles qui ont disparu traduit la longue litanie des engloutissements comme des nostalgies. Des Sioux aux Nabatéens, des Étrusques aux Mayas, des Mongols aux Khmers, et on peut y ajouter les Romains, les Aztèques ou les Vikings, sur tous les continents, l'Atlas des anciens mondes se lit d'abord comme un gigantesque cimetière. Ne subsistent que des pierres, des gravures ou des poésies. Le savant américain Jared Diamond a formulé d'exceptionnelles analyses sur les causes de l'engloutissement de tant de brillantes civilisations du passé. Une combinaison de dommages environnementaux, de changements climatiques, de voisins hostiles ou de contraintes commerciales, explique l'évanouissement, souvent brutal, au fil du temps, des peuples de l'île de Pâques, du Groenland ou des Amérindiens de l'Ouest des États-Unis.

Diamond s'interroge, dans son étude comparée des civilisations, sur le pourquoi des choix catastrophiques de certaines sociétés. Une des explications en est l'incapacité à anticiper un problème avant qu'il ne survienne, soit parce qu'une société n'a pas l'expérience antérieure du même type de problématique, soit parce qu'elle peine à percevoir le risque, comme le réchauffement global à notre époque, soit encore parce qu'elle échoue à résoudre un problème qu'elle a pourtant correctement identifié. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à des problèmes liés à notre environnement et à la survie même de l'humanité que les civilisations de jadis n'ont jamais rencontrés. Nos hésitations, nos controverses, nos incrédulités face à un effondrement pourtant annoncé, répétées et martelées par la communauté scientifique internationale, s'expliquent notamment par les différents facteurs mis en lumière par Jared Diamond et d'autres collapsologues comme Pablo Servigne et Gauthier Chapelle.

Mais, en regard du passé, nous avons comme changé d'échelle dans l'intensité des perspectives. Notre rapport à la nature s'est considérablement problématisé. Les humains ont toujours été confrontés à la destruction de ressources naturelles, aux produits dangereux ou aux pressions de la démographie. Mais, en ce début de troisième millénaire, « quatre problèmes, écrit Jared Diamond, l'énergie, la photosynthèse, les produits chimiques toxiques et les changements dans l'atmosphère, ne sont devenus graves que depuis peu ». L'accélération des différents indicateurs du tableau de bord du système Terre depuis le milieu du xx^e siècle, l'ère de ce que certains savants qualifient d'Anthropocène, est stupéfiante. Elle s'accompagne d'accélération dans les sciences et les techniques, dans le changement social et dans les rythmes de la vie, tant sur le plan professionnel qu'affectif. Nous sommes les contemporains d'un profond basculement de civilisation qui bouleverse tous nos modes de relations à nous-mêmes, aux autres et à la nature.

Le plus étonnant, voire le plus mystérieux ou le plus difficilement compréhensible, c'est la persistance d'une relative insensibilité, du moins pour l'immense majorité des terriens, face à ces métamorphoses et aux menaces vitales qu'elles engendrent. Le philosophe Bruno Latour pose la question cruciale de notre présent : « pourquoi les questions écologiques ne paraissent pas concerner directement notre identité, notre sécurité et nos propriétés ? Nous réagissons en bloc au moindre attentat terroriste, mais que nous soyons l'agent de la sixième extinction des espèces terrestres n'évoque qu'un bâillement désabusé ».

Peut-être réside dans cette énigme l'insondable de la condition humaine, comme programmée pour ne réagir qu'à un danger flagrant et immédiat et plus enclin à tracer de grands récits prophétiques dans les systèmes des idées que dans les mondes de la matière. Animaux symboliques ou rois de la création, nos logiciels imaginaires sont plus enclins à bâtir des fictions grandioses, du jugement dernier à la société sans classes, qu'à se pencher ici et maintenant sur les troubles physico-chimiques que nous provoquons. Hélas, l'intendance ne suit plus, malgré la persistance de nos rêves.

Entre définitions et détermination des concepts ou des idéaux – types – civilisation, culture, peuple, nation, folklore... – entre les subtiles recherches de l'Anthropologie et de l'Histoire, ou entre les débats et leurs instrumentalisation multiples, de l'identité nationale au déclinisme, la navigation face à un horizon dégagé qui se dérobe sans cesse, est périlleuse. Pour éviter, autant que l'on peut, les préjugés, les poncifs et les récifs. «On a les idées arrêtées dès que l'on cesse de réfléchir» écrit Ernest Renan.

Que retenir alors, provisoirement, de ces trop brèves approches sur les civilisations?

Que leur définition est malaisée, évolutive, susceptible des pires justifications racistes comme des plus hautes vues de l'esprit. Qu'elles se nourrissent des échanges et du métissage. Que, de la profondeur, leurs stigmates remontent régulièrement à la surface, mais que leur taux de mortalité est élevé. Elles sont plurielles et singulières, en même temps, et leur lutte se fait âpre, entre conflits et négociations, pour imposer leur vision des choses aux autres, sur les océans comme dans les déserts. Aujourd'hui, quand l'angoisse de la disparition taraude notre époque, hantés par les catastrophes, les périls et les décompositions, entre abyssales inégalités sociales, financiarisation de l'économie et Nouveau Régime climatique, si finement décrypté par Bruno Latour, des futurs désirables se doivent d'être réinventés. Cela suppose une révolution totale de nos modes de perception et d'action afin de désanthropomorphiser notre rapport aux autres et à la nature.

De Spinoza, l'éclaireur de nos incertitudes, qui inaugure au XVII^e siècle la pensée relationnelle, si indispensable pour comprendre notre présent, au bouillonnement d'initiatives partageuses et solidaires qui éclosent chaque jour, les prémisses d'une civilisation, à l'éthique universelle, lucide, consciente des limites et respectueuse de tous les composants du cosmos, innerve peu à peu notre modernité. Il n'y a guère d'alternatives si l'on souhaite conjurer la fatalité du «avant qu'il ne soit trop tard». Appel donc à une véritable politique de civilisation qui conjugue unité et diversité et qui doit devenir comme une évidence. Aussi aveuglante soit-elle pour notre cécité, humaine, trop humaine.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ▶ Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Flammarion, 1993.
- ▶ Jared Diamond, *Effondrement, Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006.
- ▶ Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés*, Gallimard, 2000.
- ▶ Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.
- ▶ Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle, Les liens qui libèrent*, 2017.
- ▶ Régis Debray, *Allons aux faits, Croyances historiques, réalités religieuses*, Gallimard/France Culture, 2016.
- ▶ Régis Debray, *Civilisation, Comment nous sommes devenus américains*, Gallimard, 2017.
- ▶ Bruno Latour, *Face à Gaïa, Les empêcheurs de penser en rond*, La Découverte, 2015.